

changèrent. Il se mit à parler, avec une admiration enthousiaste et du ton de la plus vive tendresse, de sa chère Belgique, de sa bonne mère et de Lucie, sa bien-aimée. Il saluait joyeusement la tour gigantesque qui domine comme un phare sa ville natale ; il voyait sa mère et l'embrassait ; il serrait en pleurant de joie la main de son amie fidèle ; il louait et bénissait Dieu qui le ramenait heureux et riche à millions dans sa belle patrie...

Si ses souffrances physiques et la crainte de sa mort avaient brisé le cœur de ses amis, le spectacle de sa folie les torturait bien plus encore ! Chacune de ses paroles était pour eux comme un coup de poignard !

Cette position terrible dura très-longtemps : mais enfin, la voix du malade se changea en un murmure confus qui devint de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'il parût plongé dans un sommeil paisible.

—Ah ! la terrible fièvre a cessé ! s'écria Donat. Il verra encore la lumière du jour ! Il y a encore de l'espoir, monsieur Jean, il y a encore de l'espoir !

—De l'espoir ! grommela Creps. Ton courage n'est donc que de l'aveuglement ? S'il pouvait guérir, cela ne servirait de rien. Qu'advient-il de nous, ô ciel ! La faim déchire mes entrailles ; ma tête tourne ; il fait noir devant mes yeux ; je vais succomber.

Donat prit quelque chose dans l'obscurité, et dit :

—Tenez, tenez, mangez ! Pour l'amour de Dieu, mangez !

—Comment ! les oiseaux ? sa nourriture ? s'écria Jean avec horreur. Jamais, plutôt mourir !

Mangez, vous dis-je ! J'irai dans le bois... Oui, oui, je trouverai encore autres chose, dussé-je chercher sous terre. Il ne fait pas tout à fait noir au dehors. Mangez, prenez les oiseaux. Ne me résistez pas ou je m'enfuis d'ici et vous ne me reverrez plus jamais !

—Ah ! quelle cruelle nécessité ! soupira Creps. La faim est un inexorable tyran. Eh bien, mange aussi un des oiseaux.

—Moi ? s'écria Donat. Je ne prétendrai pas que je sois sans appétit et que mon estomac soit à la noce ; mais je puis encore attendre quelques heures. Veillez donc avec confiance le pauvre Victor. Il est possible que je ne revienne qu'au grand jour. Cette fois, je ne cesserai ma chasse que lorsque j'aurai assez de gibier pour nous faire à tous un dîner copieux. Adieu, à bientôt !

A ces mots, il sortit en courant et disparut.

Victor paraissait dormir et ne remuait plus ; Creps resta assis à côté du lit de camp, jusqu'au moment où la clarté du jour pénétra dans la tente. Il avait mangé un des oiseaux et avait

mis l'autre de côté sur son havre-sac. Souvent il regardait avec des yeux flamboyants, et tendait la main pour le prendre ; mais l'idée que Donat pourrait revenir les mains vides, et que Victor, à son réveil, demanderait en vain une bouchée de nourriture, le frappait d'horreur, et il dé tournait chaque fois les yeux sur le malade pour trouver de nouvelles forces contre la tentation.

Le soleil avait déjà monté sur l'horizon, lorsque Kwik parut à l'entrée de la tente et demanda d'une voix inquiète comment se portait le pauvre Victor. Il s'était trompé dans son espoir d'une chasse abondante ; mais il rapportait néanmoins assez de gibier pour se préserver de la faim pendant une demi-journée. D'une main, il tenait un animal semblable à un rat, et, de l'autre, un oiseau noir comme un corbeau.

Le feu fut allumé, le rat écorché, le corbeau plumé, et tous deux furent attachés à des bâtons au-dessus de la flamme. Le gibier avait à peine vu le feu, que les chercheurs d'or le déchirèrent en pièces et le dévorèrent tous saignant avec un appétit féroce.

Ils gardèrent à l'intention de Victor, une partie du rat et du corbeau et, pour que cela fût meilleur et plus tendre, ils placèrent encore cette part au-dessus de la flamme et la laissèrent rôtir suffisamment.

—J'ai oui dire dès mon enfance que les rats sont venimeux, murmura Kwik en se léchant les doigts ; mais il n'y a, pardieu, rien de plus exquis au monde, excepté la queue pourtant. Ah ! quel festin j'ai fait là ! Mes entrailles frémissent encore de plaisir. Si Victor était éveillé maintenant, comme ces cuisses de corbeau et ces succulents gigots de rat lui rendraient ses forces !

—Ce repas m'a rendu la raison et le courage, dit Creps. Oui, il y a encore quelque espoir de délivrance. Nous devons partir, marcher et toujours marcher, pour sortir de ce désert. Nous soutiendrons et nous porterons Victor. Nous nous reposerons souvent. Voilà longtemps qu'il dort : nous l'éveillerons...

Un cri de joie s'échappa de leur poitrine. Ils aperçurent Victor debout près de la tente, appuyé d'une main au montant transversal et les regardant avec un sourire tranquille.

Leur joie fut cependant de courte durée. Quand le pauvre Roozeman voulut faire un pas, ses jambes fléchirent sous lui, et il retomba lourdement sur le dos contre le pieu de la tente. Les autres s'élançèrent vers lui, le prirent dans leurs bras et lui adressèrent de douces paroles pour l'encourager et le consoler. Ils tremblaient d'effroi. Le visage de Victor avait la pâleur de la mort, ses yeux étaient vitreux et sans regard, sa bou-

che grimaçait comme dans les convulsions de l'agonie.

Il prit les mains de ses camarades, les serra doucement et dit d'une voix faible mais claire :

—O mes bons amis, écoutez-moi, j'ai une prière à vous faire, un dernier bienfait à implorer de votre amitié. Promettez-moi que vous consentirez.

—Tout, tout, même notre vie ! répondirent ses amis.

—Regardez-moi bien ; ma vie est à sa fin. La nature peut lutter en moi et résister à la mort pendant des heures, peut-être encore toute une journée... mais je ne reverrai plus jamais la vallée de Sacramento, c'est écrit là-haut.....

Donat voulut lui fermer la bouche ; Jean Creps mouillait ses mains de chaudes larmes.

—Non, écoutez ; je ne puis presque plus parler, reprit-il. Vous avez tort, mes amis : votre amour m'est d'un faible secours. Je suis un obstacle, un empêchement. En voulant me sauver, vous vous sacrifiez vous-mêmes. Oh ! je vous en supplie, ne me laissez pas mourir avec la terrible conviction que je suis la cause de votre malheur, de votre mort. Abandonnez-moi à mon sort ; fuyez ce désert et sauvez votre précieuse vie.

Ses amis repoussèrent cette prière avec des cris d'horreur. Ils jurèrent de périr ensemble dans ce désert ou d'échapper avec lui au sort affreux qui les mençait. Il attendit qu'ils eussent cessé les témoignages de leur affection, puis il reprit comme s'il ne les avait pas compris :

—Vous m'aimez, je le sais, mes bons amis ; mais doutez-vous donc de mon amour pour vous ? Pourquoi trois victimes, quand la fatalité n'en exige qu'une ? Retournez dans votre patrie regrettée, portez à ma mère mon dernier adieu ; dites-lui, dites à Lucie que je suis mort avec leurs noms bien-aimés sur les lèvres, que mon dernier soupir a été une prière pour leur bonheur.

Creps et Kwik étaient consternés ; la mort dans le cœur, ils étaient agenouillés près du malade et ne murmuraient que des mots presque intelligibles, pour combattre son effroyable désespoir.

Tout à coup Donat se leva, secoua la tête comme s'il était fâché, prit le lasso et la hache, et dit à Creps :

—Ah ça ! ce n'est pas avec des larmes que l'on surmonte le malheur. Restez près de Victor ; consolez-le : je vais chercher un moyen de le sauver.

Une demi-heure après, Donat revint, portant sur son dos quelque chose qui ressemblait à une échelle. C'étaient deux tiges d'arbres longues et minces. Il y avait attaché, avec des bandes du lasso, quelques échelons de bois et avait entrelacé le tout